

**La bibliothèque  
Andrée Chedid fête  
ses 50 ans avec de  
l'art  
contemporain !**

*Une œuvre en partage*

Dossier de présentation

La bibliothèque Andrée Chedid a ouvert en mai 1974 dans le quartier de Beaugrenelle dans le 15<sup>e</sup> arrondissement. Pour fêter ses 50 ans, elle s'associe au Fonds d'art contemporain – Paris Collections pour proposer plusieurs œuvres à ses usager.e.s du 17 septembre au 14 décembre.

## Mimosa Échard

Diplômée de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris, Mimosa Échard est une plasticienne française reconnue, née en 1986 à Alès, et lauréate du prestigieux prix Marcel Duchamp en 2022. Elle récolte et assemble des images de la pop culture avec des matériaux hétéroclites à la fois organiques et industriels. Ayant grandi dans une communauté proche des mouvements hippies dans les Cévennes, l'artiste cherche à créer des expériences sensorielles qui confrontent **le vivant à notre monde contemporain, technologique et médiatique**. Souvent ambiguës, les formes hybrides créées par l'artiste jouent **avec notre sens du dégoût ou au contraire notre désir**. L'artiste est fascinée par des phénomènes biologiques comme la reproduction des plantes ou la mémoire chez les myxomycètes, organismes unicellulaires qu'elle a analysés lors d'une résidence à la Villa Kujoyama au Japon.



Vue d'exposition au Centre Pompidou, *Escape More*, 2022, installation, © Centre Pompidou / Bertrand Prévost

L'œuvre *Escape More*, présentée pour le prix Marcel Duchamp, est un mur d'eau qui coule en continu, un tableau liquide. Mimosa Échard s'est intéressée à la circulation dans notre quotidien de certaines hormones présentes dans les médicaments, notamment ceux pour lutter contre les symptômes de la ménopause chez les femmes. Derrière l'écran d'eau, se trouve des pilules contraceptives, des écrans diffusants des images d'archives, des peluches, des noyaux de cerise ou encore des faux cils, tous mélangés.

L'œuvre renvoie à un univers féminin de salon esthétique. L'artiste, amatrice de télé-réalité, aime jouer avec **les codes de l'hyperféminité** comme la couleur rose ou des matériaux comme la cire dépilatoire, omniprésente dans son travail. Elle dit ressentir « à la fois de la répulsion et une forte attraction pour ces objets et cette esthétique très complexes <sup>1</sup>».

---

<sup>1</sup> Entretien avec Léa Pagnier publié en 2021 sur le site de Manifesto 21, <https://manifesto-21.com/mimosa-echard-interview/>



L'œuvre *Bisoufleur* (2019) du Fonds d'art contemporain – Paris Collections contient aussi des noyaux de cerise. L'artiste a recouvert une image de fécondation d'orchidée par l'humain de latex. Les orchidées ont un système de reproduction très élaboré : les couleurs et les formes des fleurs sont pensées pour attirer les insectes fécondateurs. Toutefois, avec la surconsommation de ces plantes pour la décoration d'intérieur, les humains fécondent eux-mêmes ces plantes pour en produire en plus grande quantité. Les noyaux de cerise, restes d'un repas de l'artiste, renforcent l'aspect charnel de l'œuvre tout comme la présence de latex.

*Bisoufleur*, 2019, tirage couleur à développement chromogène, latex, crépeline de soie, colle, noyaux de cerise, 63, 6 x 42,8 cm, © Adagp, Paris, 2024, Crédit photo : Hélène Mauri

Les deux œuvres exposées à la bibliothèque font référence à **des œuvres de science-fiction**. *Species* est une référence au film d'horreur *La Mutante* de Roger Donaldson sorti en 1995 (*Species* est le titre anglais). Le personnage principal du film, mi-humaine mi-extraterrestre, s'échappe du laboratoire où elle était conçue pour se lancer dans une mission de contamination de l'humanité, en séduisant des hommes.

On retrouve dans cette histoire plusieurs obsessions de Mimosa Echard : **l'hybridité entre plusieurs formes du vivant et la contamination par la reproduction**. L'œuvre est composée d'une coque d'ordinateur vide, de plumes de faucon, de coquilles d'œuf, de pièces de monnaie, de faux ongles, de boucles d'oreille, de noyaux de pêche et de cerises, de coquillage, de coquille d'escargot, de cire dépilatoire et d'éléments plastiques. L'artiste dit avoir glané les matériaux sur le chemin entre son domicile et son atelier à Nogent-sur-Marne. Dans une interview, l'artiste décrit **son processus de collecte** ainsi :

« Cette pratique de la collecte, qui est arrivée un peu par hasard dans mon travail, s'inscrit dans un système de circulation et de don lié à mon entourage et au village dans lequel j'ai grandi. J'utilise aussi plein d'autres objets technologiques ou industriels. (...) Certains objets résonnent particulièrement parce qu'ils ont une histoire singulière. Tout ce processus de sélection est très mental. C'est important que les objets choisis entrent en relation avec les autres tout en étant indépendants. L'œuvre devient ainsi le support de la rencontre entre ces éléments hétéroclites.<sup>2</sup> »

Dans *Species*, tous les éléments sont sortis de leurs contextes du quotidien pour cohabiter ensemble dans une forme de vaisseau spéciale. La carte centrale, une griffe d'animal, évoque l'univers des mutants. Mimosa Echard déclare, dans le formulaire d'acquisition de l'œuvre, avoir été inspirée par le phénomène de formation des œufs à l'intérieur du corps d'une poule. Le vaisseau spatial pourrait donc aussi être un incubateur pour une nouvelle forme de vie, tout comme le laboratoire où a été créée la créature du film de Donaldson.

---

<sup>2</sup> Entretien avec Léa Pagnier publié en 2021 sur le site de Manifesto 21, <https://manifesto-21.com/mimosa-echard-interview/>



Mimosa Echard, *Species*, 2018, assemblage de matériaux divers de récupération, 14,5 x 36,5 x 39,5 cm, acquisition 2019, Crédit photo : Hélène Mauri, © Adagp, Paris, 2024

L'œuvre *Vaughan*, également exposée à la bibliothèque, associe deux éléments : un coquillage acheté en brocante et un phare de voiture trouvé dans la rue. Elle est inspirée du roman *Crash !* de J.G. Ballard (1973) adapté au cinéma par David Cronenberg en 1996, et en particulier du personnage du Dr. Vaughan. Dans le livre et le film, Robert Vaughan est un médecin fasciné érotiquement par les accidents de voiture, qu'il aime reconstituer comme par exemple celui de l'acteur James Dean. Dans le centre de rééducation où il travaille, il forme une communauté avec ses patient.es, entre lesquelles des relations sentimentales se développent.



Mimosa Echard, *Vaughan*, 2017, assemblage d'un phare de voiture et d'un coquillage, 26 x 63,5 x 27 cm, acquisition 2019, Crédit photo : Hélène Mauri, © Adagp, Paris, 2024

Mimosa Echard rend hommage à ces objets de la contre-culture américaine, qui ont créé scandale à leur sortie, tant le film que le livre. À noter que *La Mutante* comme *Crash !* rentrent dans une vision de la science-fiction très masculine, les deux histoires à connotation érotiques ont été spécifiquement écrites pour un désir hétérosexuel masculin avec des personnages féminins aux physiques très stéréotypés. La citation de Mimosa Échard est sûrement double : une réelle affection pour ces objets culturels à l'esthétique très marquée et une réappropriation de ces codes d'un point de vue féminin contemporain.

Par rapport à *Species*, *Vaughan* est un assemblage plutôt simple. Le coquillage s'imbrique dans le phare de la voiture comme les corps lors des accidents. L'artiste crée une nouvelle forme hybride, mi-organique, mi-mécanique.

« Les objets que j'acquiers, des peluches, des gélules ou des anneaux de toute sorte, sont assez abstraits, ils fonctionnent comme des objets partiels. Ils ont besoin d'être assemblés et mis en relation pour s'activer. Cette manière d'assembler, je la pense comme un poème, où les objets perdent, en quelque sorte, leur identité et deviennent un ensemble fragile et ambigu, presque rien, une vibration. Je m'intéresse beaucoup à cet état des objets, et aux processus d'absorption, de dégradation, de transformation. <sup>3</sup>»

Ce travail poétique autour du sens des objets rappelle le mouvement surréaliste ou encore l'œuvre *Fontaine*, faite d'un urinoir retourné, du pionnier de l'art contemporain Marcel Duchamp. L'œuvre peut aussi faire écho au genre de **la nature morte** dans l'Histoire de l'Art, qui consiste à représenter des éléments inanimés souvent pour des raisons symboliques. Les coquillages sont présents dans de nombreux tableaux et sont considérés comme un symbole funeste ou de préciosité, notamment avec la nacre.



Jacques Linard, *Nature morte aux coquillages et au corail*, 1640, peinture à l'huile sur toile, 53,3 × 62,2 cm, Musée des Beaux-Arts de Montréal

---

<sup>3</sup> Entretien avec Anne-Laure Griveau pour le Centre Pompidou, 2022 : <https://www.centrepompidou.fr/fr/magazine/article/mimosa-echard-jutilise-des-materiaux-en-relation-avec-la-construction-du-concept-de-feminite>

Pour en savoir plus :

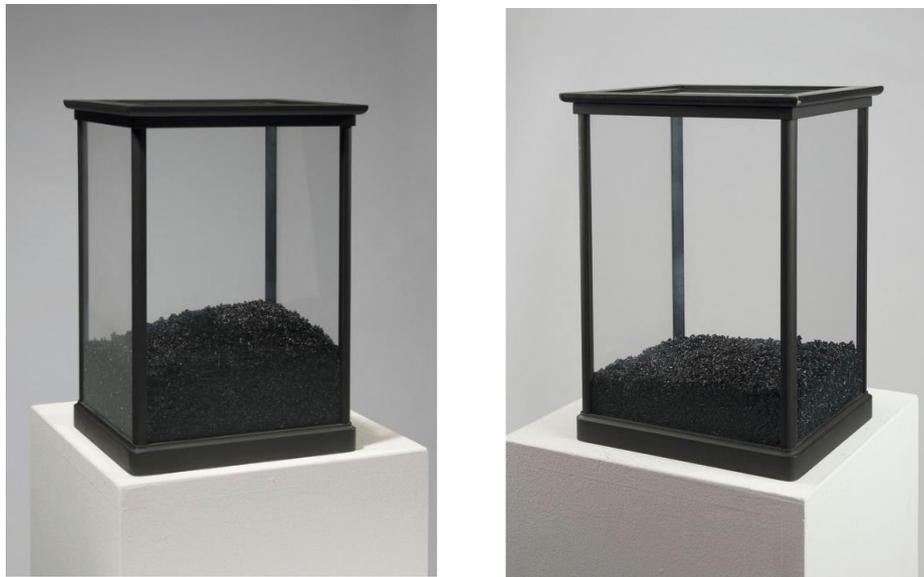
Portrait pour Beaux-Arts magazine : <https://www.beauxarts.com/reportages/mimosa-echard-la-sorcellerie-du-vivant/>

Captation d'un entretien à la Fondation Pernod Ricard : <https://fondation-pernod-ricard.com/fr/evenement/entretiens-sur-lart-rencontre-avec-mimosa-echard>

## Maïder Fortuné

Maïder Fortuné est une artiste vidéaste et performeuse française née en 1973 à Toulouse. Elle se destine d'abord à une carrière de comédienne en effectuant des études littéraires puis de l'école dramatique Jacques Lecoq. De 2000 à 2002, elle étudie au Fresnoy, studio national des arts contemporains à Tourcoing. C'est un post-diplôme unique dans le paysage français qui permet à des artistes de développer un projet professionnel audiovisuel ou numérique.

La série d'œuvres exposée à la bibliothèque, *Characters*, est une particularité dans la carrière de Maïder Fortuné car il ne s'agit pas d'un film, mais d'une installation. Dans des boîtes en verre, l'artiste a rassemblé des lettres noires émaillées. Elle les a réalisées en appliquant de l'émail à froid (technique qui ne nécessite pas de passage au four) sur des pâtes de blé en forme de lettres. L'ensemble de ces signes forment l'intégralité des répliques de personnages de théâtre célèbres. Le titre des œuvres *Salomé 9358* et *Méphistophélès 6091* nous révèlent l'identité du personnage et le nombre de signes.



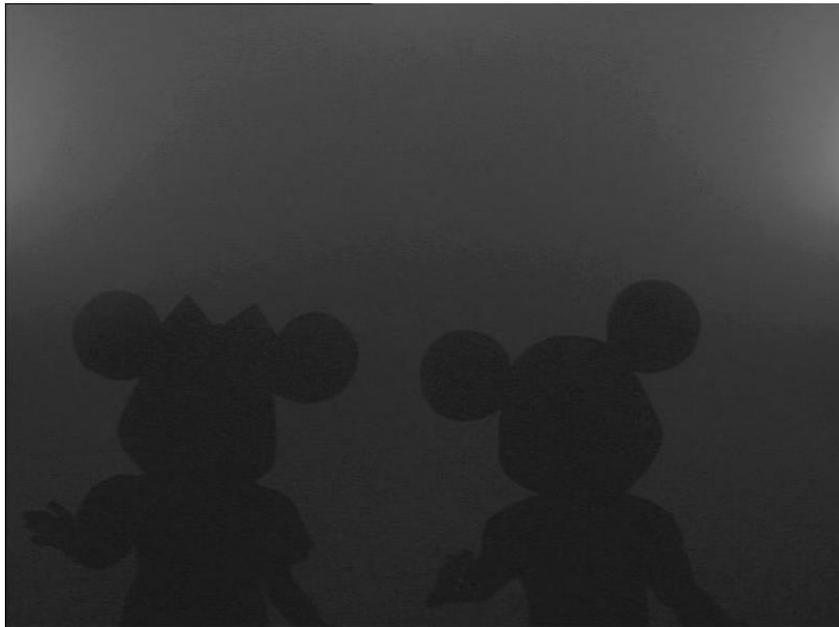
Maïder Fortuné, *Characters Salomé 9358* et *Characters Méphistophélès 6091*, 2008, Verre, bois et lettres en émail, 32 x 23 x 19 cm, acquisitions 2008, © Maïder Fortuné, crédit photo : Hélène Mauri

Salomé est le personnage éponyme d'une pièce du dramaturge anglais Oscar Wilde (1891). Le texte est une adaptation biblique du mythe de Salomé, princesse juive qui, manipulée par sa mère, fit exécuter Jean-Baptiste. La pièce de Wilde est restée célèbre car elle fut censurée lors de sa création à Londres, avec Sarah Bernhardt dans le rôle-titre, pour motif religieux. La pièce, écrite en français par Wilde, fut finalement jouée pour la première fois à Paris en 1896 puis reprise en allemand dans un opéra composé par Richard Strauss. Méphistolès est quant à lui le démon du folklore allemand

présent dans la légende de Faust racontée par Goethe en 1808. L'artiste a aussi poursuivi la série avec Antigone, Médée ou encore Hamlet.

Familière de l'univers du théâtre, l'artiste se questionne ici **sur l'identité d'un personnage**. Est-ce l'ensemble du texte ou l'interprétation du comédien ou de la comédienne sans cesse changeante qui définit un rôle ? L'œuvre questionne la représentation d'un personnage par ses mots et la représentation de ces mots par leurs signes physiques. Cette série joue sur la polysémie du mot anglais « character » qui signifie à la fois « personnage » et « caractère » (signe, lettre).

On retrouve ici des thématiques chères à l'artiste qui traversent ces films : **l'identité et la mémoire**. À la même époque que *Characters*, Maïder Fortuné produit *Curtain !* un film en noir en blanc dans lequel apparaissent différentes figures de dessin animé dans un climat de brouillard. Sans couleur, la seule manière de reconnaître Mickey, Minnie ou encore Batman est leurs silhouettes.



Maïder Fortuné, visuel de *Curtain !*, vidéo, 17 min, FRAC Alsace, © Maïder Fortuné

Récemment, elle se consacre à des films de fiction. Un de ces derniers moyens-métrages *L'inconnu de Collegno* (2019) part d'un réel fait divers italien des années 30 : un homme retrouvé totalement amnésique près de Turin. Dans le film, des personnes se revendiquant de son passé racontent différentes versions de sa possible vie. Avec l'artiste canadienne Annie MacDonnel, rencontrée au Fresnoy, elle collabore sur plusieurs films comme *Communicating Vessels* (2019), un film sur la transmission dans les écoles d'art. Le film est rythmé par la narration d'une professeure qui raconte sa relation avec une élève et par des séquences où les comédiennes rejouent des performances célèbres des années 60 et 70. Comme dans *Characters*, on retrouve des références à d'autres œuvres culturelles. La question de la mémoire d'œuvre d'art immatériel, performance ou pièce de théâtre, traverse les deux œuvres.

Pour en savoir plus

Notice sur la plateforme Aware : <https://awarewomenartists.com/en/artiste/maider-fortune/>

Site de l'artiste : <https://maiderfortune.net/>

## Trois sérigraphies des années 70

Au côté des œuvres contemporaines, 3 sérigraphies des années 70 du Fonds d'art contemporain sont exposées à la bibliothèque Andrée Chedid. La sérigraphie est une technique **d'impression d'encres sur un support grâce à un système de pochoir**, souvent appelé « écran ». Procédé millénaire, la sérigraphie fut d'abord utilisée en Chine durant la dynastie Song (960-1279). Les pochoirs étaient réalisés à l'aide de papiers collés pour imprimer sur du textile. Les Japonais ont ensuite développé la technique pour imprimer des motifs sur du papier en utilisant des écrans fabriqués à partir de cheveux humains tissés puis en soie.

La sérigraphie arrive en France au 17<sup>e</sup> siècle avec le commerce de la soie mais le coût de production est très élevé. Ce n'est qu'au 19<sup>e</sup> siècle que la technique se popularise avec la vague d'immigration chinoise aux Etats-Unis. La technique devient industrielle et les écrans en soie sont remplacés par des écrans en nylon moins chers. Elle est utilisée massivement **dans la publicité comme dans l'armée pour faire des affiches ou de la signalétique.**



Imprimeur en train de passer de l'encre sur un écran

Dans les arts plastiques, Henri Matisse utilise la technique dès les années 40, mais c'est surtout **Andy Warhol et le Pop Art** qui va populariser la technique dans les années 60 avec ses portraits de Marilyn Monroe ou ses représentations de boîtes de soupe Campbell<sup>4</sup>. Critique de la société de consommation en plein essor, la sérigraphie lui permet de reproduire le même motif à l'infini, comme des objets fabriqués à l'usine.



Andy Warhol, *Ten Lizes*, 1963, encre sérigraphique et peinture à la bombe sur toile, 201 x 564,5 cm, MNAM

<sup>4</sup> Cette vidéo de la Tate montre la technique utilisée par Warhol : [https://www.youtube.com/watch?v=O8HB2cQm\\_Ag](https://www.youtube.com/watch?v=O8HB2cQm_Ag)

De part leurs couleurs vives et leurs formes, les trois sérigraphies de Eugenio Carmi, Yves Millecamps et Maria Mesterou sont caractéristiques des années 70. Les ateliers de sérigraphie sont alors nombreux, notamment dans les écoles d'art où ils ont servi pendant les mouvements de grève de mai 68. Tous trois représentants **de l'abstraction géométrique**, les parcours des trois artistes sont pourtant bien distincts. Opposé à l'abstraction lyrique où les formes sont très libres, l'abstraction géométrique se basent sur des formes mathématiques combinés à des fins non figuratives. Piet Mondrian est un des pionniers de ce courant.

## Eugenio Carmi

Eugenio Carmi est un artiste italien né à Gênes en 1920 et mort en 2016 à Lugano. Il fuit l'Italie de Mussolini pour la Suisse, où il effectue des études de chimie. C'est en revenant en Italie après la guerre qu'il découvre la peinture et la sculpture. Depuis les années 50, il adopte un style géométrique inspiré par **le milieu de l'industrie**. Il collabore d'ailleurs avec l'entreprise sidérurgique Italsider en tant que responsable de l'image de 1958 et 1965 tout comme Victor Vasarely a pu collaborer avec la marque Renault.

En 1963, il fonde avec deux amis la « Galleria del Deposito » à côté de Gênes, une coopérative d'artistes. Leurs idées étaient de s'affranchir d'un milieu élitiste du marché de l'art pour proposer **des multiples**, des œuvres reproduites en plusieurs exemplaires, accessibles financièrement au plus grand nombre. La sérigraphie avait donc une large place dans ce projet. Certains des multiples de Carmi seront même exposés au MoMA à New York dans le cadre de l'exposition *Contemporary Painters and Sculptors as Printmakers* en 1964.

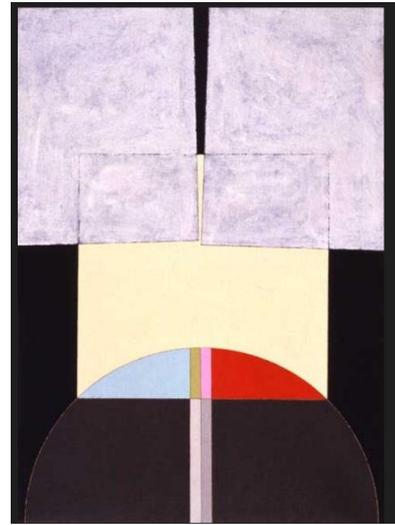


Un pêcheur avec une écharpe réalisée par Eugenio Carmi devant la Galleria Del Deposito

Ami de l'auteur Umberto Eco, il a illustré plusieurs de ses ouvrages. Illustrateur, publiciste, peintre, Eugenio Carmi se définissait comme **un « fabricant d'images »**.

La sérigraphie *Réalité Imaginaire* a été imprimée par un imprimeur français La Tortue en 1972, ce qui explique pourquoi on retrouve d'autres exemplaires de l'œuvre à la Bibliothèque Nationale de France et à l'artothèque de Grenoble. L'œuvre est caractéristique de l'abstraction géométrique de Carmi. Dans les années 70, ses peintures sont composées de grands aplats de couleurs, ce qui ne sera

pas forcément le cas dans ses travaux ultérieurs où il peindra par exemple sur du jute avec des effets de texture.



A gauche : *What We Don't See*, 1977, acrylique sur toile, 140 x 140 cm et à droite : *Pursuing Reality*, 1995, acrylique sur jute, 100 x 70 cm

Nous avons peu d'informations sur *Réalité imaginaire* mais le triangle et les couleurs pourront faire écho au **prisme optique** qui a permis à Isaac Newton de comprendre la théorie des couleurs. Lorsqu'une lumière blanche traverse un prisme transparent, celle-ci se décompose en 6 couleurs, allant du bleu au rouge comme sur l'œuvre *Réalité Imaginaire*. Eugenio Carmi, scientifique de formation, était très inspiré par les mathématiques et les phénomènes chimiques naturelles.

Ce phénomène a aussi inspiré la pochette d'un album iconique des années 70, *Dark Side of the Moon* de Pink Floyd.



Eugenio Carmi, *Réalité imaginaire*, 1972, sérigraphie sur papier, 72 x 52 cm, édition 86/100, acquisition 1974, crédit photo : Julien Vidal

Pour en savoir plus :

Site des ayant-droits de l'artiste : <https://www.eugeniocarmi.eu/en/home-page>

## Yves Millecamps

Yves Millecamps est né en 1930 à Armentières dans le Nord. Diplômé de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris en 1954, son début de carrière est consacré à la création de cartons de tapisserie. Encouragé par le maître tapissier Jean Lurçat, Yves Millecamps collabore avec les ateliers d'Aubusson, de Felletin, des Gobelins et de Beauvais. Entre 1956 et 1975, il dessine plus d'une centaine de tapisseries.



Yves Millecamps, *Dyalise*, 1971, tapisserie, 2,33 x 3,46 m, musée Jean Lurçat, Angers, © Adagp, Paris, 2024

Aussi intéressé par le travail du métal, il réalise plusieurs œuvres murales et objets liturgiques. Mais c'est sa pratique de peintre qu'il va le plus développer à partir de 1963, elle lui donne une totale liberté dans la conception et la réalisation par rapport à des œuvres réalisées avec des artisans.

Son style géométrique est composé de bandes de couleurs soigneusement agencés **en réseau**. Même si Yves Millecamps dit que ce sont des compositions purement mentales, elles peuvent renvoyer à des machines, à des câbles électriques ou encore des ondes sonores. D'un grand dynamisme, on peut avoir l'impression que les œuvres vont se mettre en mouvement, ce qui rapproche Yves Millecamps du courant de l'**op art**, un courant de l'art des années 60. Les artistes de l'op art cherche à créer une illusion de mouvement dans des œuvres en deux dimensions.

L'œuvre du Fonds d'art contemporain – Paris Collections *Diffusion* fait partie d'une série d'une trentaine de sérigraphies réalisées dans les années 70 par Yves Millecamps. Elle a été imprimée en 90 exemplaires à l'atelier Arcay, qui existe encore aujourd'hui. Le fondateur Wilfredo Arcay était proche des mouvements de l'op art et de l'abstraction géométrique.

La composition graphique est semblable à celle des autres œuvres de Millecamps. La teinte d'orange choisie par l'artiste renvoie tout de suite à l'esthétique des années 70. Le titre « Diffusion » sous-entend une idée de mouvement, de circulation ou de vibration comme dans l'op art. Les jeux sur les variations de couleurs très proches et sur la répétition d'un même motif avec des variations de taille sont des procédés récurrents pour créer **une illusion de mouvement**.



Yves Millecamps, *Diffusion*, 1974, sérigraphie, 78 x 78 cm, édition 28/90, acquisition 1974, © Adagp, Paris, 2024

Pour en savoir plus :

Vidéo récente dans l'atelier de l'artiste dans le cadre d'une commande de la Faculté de pharmacie de Paris : <https://www.youtube.com/watch?v=a2FkV85mxEA&t=321s>

Biographie sur le site de l'Académie des Beaux-Arts : <https://www.academiedesbeauxarts.fr/yves-millecamps>

Podcast avec Yves Millecamps : <https://www.canalacademies.com/emissions/en-habit-vert/yves-millecamps-de-lacademie-des-beaux-arts-la-peinture-cest-la-liberte-totale>

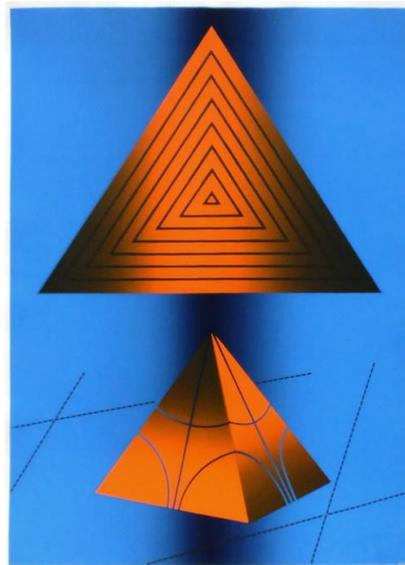
## Maria Mesterou

Maria Mesterou est une artiste d'origine roumaine née en 1941. Elle effectue des études à l'Institut des Arts Plastiques de Bucarest. À l'époque, la Roumanie est sous le régime communiste et l'art appris dans les écoles est uniquement de l'art de propagande réaliste socialiste. Avec un groupe d'amis et son compagnon Mircea Milcovitch, aussi artiste, Maria Mesterou est **en opposition à l'art officiel**.

En parallèle de ces études, elle séjourne plusieurs fois dans un village des Carpates et s'inspire de la nature. Proche des paysans, elle apprend le tissage et la broderie. De religion orthodoxe, Maria Mesterou se forme également aux traditions de l'iconographie dans un monastère en Moldavie, une pratique qu'elle poursuivra toute sa vie.

En 1970, elle fuit la Roumanie pour Paris avec son mari. La ville de Paris leur accorde rapidement un atelier qui leur permettra de développer leurs pratiques de peinture et d'estampes. Reconnu pour ses talents de sérigraphe, Maria Mesterou travaille avec des diffuseurs comme La Tortue et fait plusieurs expositions dans les années 70.

Le Fonds d'art contemporain contient 5 sérigraphies de Maria Mesterou, faisant partie de ses deux grandes séries *Pyramide* et *Ensemble*. Dans les deux cas, des formes géométriques flottent sur des fonds colorés. Comme Yves Millecamps, Maria Mesterou est inspirée par l'art optique et l'idée de mouvement.



Maria Mesterou, *Ensemble 9*, sérigraphie, 75 x 56 cm, achat en 1976 par le Fonds d'art contemporain – Paris Collections et *Pyramide 213*, 1973, 76 x 56 cm, sérigraphie, © Adagp, Paris, 2024

L'œuvre exposée à la bibliothèque fait partie de la série des *Pyramides*. Trois formes sont tenues en équilibre l'une sur l'autre, un triangle, un rond et un carré. Des lignes jaunes, oranges et rouges prolongent chaque forme à l'intérieur d'une autre (le rond à l'intérieur du triangle). Cette composition peut donner l'impression d'un effet de rotation des formes sur elle-même, comme un mécanisme mécanique. La présence de **dégradé** dans les fonds et dans les formes montre la grande maîtrise de Maria Mesterou en sérigraphie.

Un aspect **spirituel** est présent dans toute la série des *Pyramide*. En effet, celle-ci peut être un motif d'élévation vers le ciel, et donc vers Dieu. Le symbole de « l'œil de Dieu », un triangle avec un œil, est présent dans l'iconographie classique chrétienne. Le dégradé du fonds de l'œuvre s'éclaircit d'ailleurs en allant vers le haut de l'œuvre.

Par l'abstraction, Maria Mesterou transfigure notre monde terrestre et cherche à atteindre d'autres horizons. Dans l'Histoire de l'Art, les liens entre abstraction et spiritualité sont nombreux, comme en témoigne l'essai d'un des pionniers Wassily Kandinsky, *Du spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier* (1911).



Maria Mesterou, *Pyramide 461*, 1974, sérigraphie, 66 x 28 cm, édition 17/25, acquisition 1974, © Adagp, Paris, 2024

À partir des années 80, Maria Mesterou abandonne l'abstraction géométrique et la sérigraphie. Elle se consacre à la peinture religieuse. Bien que reconnu dans les années 70, elle est aujourd'hui tombée dans l'oubli. La galerie des oubliés à Nantes a organisé plusieurs expositions récemment pour tenter de partager son travail avec un plus grand public.

Pour en savoir plus

Le site de la Galerie des oubliés : <https://galeriedesoubliés.com/maria-mesterou/>